

Avant-propos

Réunir en un volume les cinq textes qui suivent, comme m'a proposé de le faire Eric Hazan à qui revient l'initiative de cette publication, n'allait pas de soi. En effet, ceux-ci ont été écrits à des époques bien différentes, le premier en 1963 – je sortais alors tout juste de mon cursus d'études – et le dernier en 1993 – à un moment où je me dirigeais vers le terme de mon parcours d'enseignant-chercheur en philosophie : entre ces deux dates, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, disons pour aller vite qu'on a changé d'époque, et ma façon de travailler, qui m'a conduit à m'intéresser à certains problèmes, à leur appliquer des modes d'investigation et de réflexion qui m'étaient propres, et à exposer précisément les résultats de ces recherches sous telle ou telle forme, a dû se transformer suivant un processus que, sans doute, je n'ai pu mener entièrement à ma guise dans la mesure où ont interféré avec mes efforts et mes souhaits personnels toutes sortes d'incitations et de déterminations, pour ne pas parler d'un conditionnement, qui ne dépendaient pas de moi, mais dont il m'a bien fallu bon gré mal gré assumer les conséquences, en me les appropriant en quelque sorte. Sur l'itinéraire intellectuel que j'ai suivi au cours de ces trente ou quarante dernières années, je me suis déjà expliqué dans un recueil publié en 1999 dans la collection « Pratiques théoriques » des Presses universitaires de

France, *Histoires de dinosaure, Faire de la philosophie (1965-1997)*: y était présenté, à partir de ma propre expérience, un bilan récapitulatif de l'ensemble de cette période, où s'est opéré, pratiquement dans tous les domaines, un retournement de tendance que rien ne me détournera d'interpréter comme un triomphe obscène de l'esprit réactif, cause d'une effarante régression sur le plan de la philosophie comme sur la plupart des autres. Comme dit l'autre, nul ne peut sauter par-dessus son temps, ni non plus, ajouterais-je pour mon compte, par-dessous, en faisant l'impasse sur les contraintes imposées par l'évolution d'une situation ou d'un contexte, évolution qu'on n'a pas soi-même décidée, mais dont il faut bien faire, à ses frais et à ses risques, le champ où on s'exerce, à son niveau et avec les moyens dont on dispose, à pratiquer, entre autres, la philosophie, dans des situations dont, paradoxalement, certains côtés négatifs peuvent stimuler la réflexion, alors même que, par ailleurs, ils la brident. Les textes ici présentés portent la marque des transformations conjoncturelles qui viennent d'être évoquées, ce qui installe entre eux une incontournable hétérogénéité, voire inégalité, et rend précaire leur regroupement à l'intérieur d'un même ensemble. Alors, pourquoi les recueillir dans le cadre d'un volume qui restitue, en apparence, à leur succession une formelle cohérence ou continuité, en dépit de leur caractère disparate, que leur rapprochement fait d'ailleurs ressortir davantage encore ?

L'entreprise peut cependant se justifier, tout d'abord pour une raison touchant au contenu des questions traitées dans ces cinq textes. En les relisant à la suite l'un de l'autre, ce dont ce projet de publication m'a fourni l'occasion, je me suis rendu compte que, même si c'est d'une façon qui peut sembler hésitante, voire pour une part aveugle, ils étaient poussés par le mou-

vement obstiné d'une idée qui leur était commune : c'est comme si celle-ci avait essayé de se tracer un chemin à travers eux, entre obscurité et clarté, selon la logique d'une recherche qui, pour être vraiment une recherche, doit procéder sans savoir à l'avance vers quel terme elle se dirige, et inventer sa direction au fur et à mesure qu'elle progresse en la suivant, d'une manière qui ne peut être totalement préméditée ou préconçue, mais n'en obéit pas moins à une certaine logique, ou, comme dirait Pascal, « force de la vérité », d'où elle tire sa relative nécessité. C'est à cette idée que j'ai essayé de donner explicitement forme en choisissant pour titre au présent volume *La Force des normes*, une force que je choisis d'interpréter dans les termes d'une « puissance » plutôt que dans ceux d'un « pouvoir » des normes. Puissance et pouvoir, *potentia* et *potestas* pour parler le langage de la philosophie classique, désignent en effet deux types d'action ou d'intervention différents, et même opposés : la dynamique de la puissance est immanente, en ce sens qu'elle présuppose une complète identité et simultanéité de la cause à ses effets, qui sont alors dans un rapport de détermination réciproque ; alors que la référence à un pouvoir implique une transcendance, réalisée par le moyen d'une antériorité de la cause par rapport à l'effet, d'où résulte aussi qu'il doit y avoir plus dans la première, qui le commande, que dans le second, relégué au rang d'une conséquence simplement dérivée. Appliquée à la question des normes, en vue de déterminer de quelle sorte d'efficacité ou de « force » celles-ci disposent pour la conduite de la vie sous tous ses aspects, cette distinction est cruciale : ou bien on conçoit les normes comme disposant d'un « pouvoir » fondé absolument en soi-même, indépendamment de la matière qu'il régit alors dans la forme d'une contrainte externe, par exemple en lui imposant de toutes forces ses

règles ; ou bien, au contraire, on les conçoit comme étant animées d'une puissance en vertu de laquelle elles se produisent elles-mêmes et définissent leur allure au fur et à mesure qu'elles agissent, *in situ*, à même les contenus qu'elles entreprennent de réguler, étant ainsi à la fois, selon la formule de Pascal dans son fragment sur les deux infinis, «causées et causantes, aidées et aidantes», sans qu'il y ait priorité ou préséance aucune de l'un de ces aspects de leur manifestation sur l'autre.

Il me semble, c'est ainsi du moins que je les ai lus, que Canguilhem et Foucault ont tourné inlassablement autour de ce problème qui a focalisé leur attention, et que cette préoccupation constitue le fil secret qui les relie philosophiquement, dans la mesure où ils ont été au *xx^e* siècle les deux grands penseurs de l'immanence de la norme et de la puissance des normes, qui se sont d'ailleurs eux-mêmes reconnus comme étant intimement associés dans le traitement de ce thème dont ils ont proposé leurs variations personnelles : c'est ce qui explique en particulier la très grande considération mutuelle que, jusqu'au bout, et en dépit de ce qui pouvait par ailleurs les éloigner, ils se sont portés. Pour le dire autrement, ce qui justifiait principalement mon intérêt pour les travaux de Canguilhem et de Foucault, c'était le retour lancinant d'un problème et non la mise à disposition de sa solution offerte comme sur un plateau : il s'agissait pour eux avant tout de comprendre comment, sur les différents plans où elles opèrent, agissent, les normes, avec leurs caractères propres de normes qui interdisent de les assimiler à des lois décidées et instituées, présentant en conséquence le caractère d'artefacts, et affectées d'une dimension de formalisme en vertu de laquelle elles donnent prise à une réflexion de type essentiellement juridique. Ni pour Canguilhem ni pour Foucault, les normes ne se présentent

comme des règles formelles s'appliquant de l'extérieur à des contenus élaborés indépendamment d'elles, mais elles définissent leur allure et exercent leur puissance à même les processus au cours desquels leur matière ou objet se constitue peu à peu et prend forme, d'une manière qui dissout l'alternative traditionnelle du spontané et de l'artificiel : restent alors à appréhender la nature et les modalités de ces processus dans lesquels histoire naturelle et histoire sociale interfèrent d'une manière qui défie les représentations traditionnelles de la causalité, celles en particulier qui renvoient au modèle d'un déterminisme mécanique. Bien que l'un et l'autre se soient gardés de la traiter en général, comme un objet de discussion philosophique susceptible d'être considéré dans l'abstrait, il reste que Canguilhem et Foucault ont en commun d'avoir été principalement absorbés par cette question, qui a orienté leurs investigations : cette question, ils ne l'ont jamais perdue de vue, ils l'ont sans cesse reprise, avec le souci permanent d'en ramener l'examen sur le terrain où puissent être révélées, sur un plan à la fois individuel et collectif, ses implications pratiques, qui interdisent de la ramener sur le plan d'une spéculation purement théorique.

En évoquant ce lien, manifesté à travers la présence commune d'un problème, je ne veux absolument pas suggérer que Canguilhem et Foucault devraient être placés sur une même ligne où leurs positions seraient interchangeable, ce qui supposerait une réduction drastique de leur contenu obtenue au terme d'une opération d'abstraction inacceptable dans son principe : car il est clair qu'ils ont abordé la question de la norme par des biais bien différents, et que, si leurs tentatives se sont, sur certains points forts, croisées, et ainsi rejointes, elles n'en ont pas moins maintenu des différences qui empêchent de les confondre en faisant comme si elles n'étaient que les expressions

d'un même système de pensée qui n'aurait eu qu'à dérouler de façon univoque ses attendus. Ces différences tiennent d'abord aux champs d'objets sur lesquels ils ont fixé leur réflexion : si Foucault, qui a commencé par porter la casquette de « psychologue », est parti de l'étude de problèmes concernant les pratiques médicales, ce qui d'emblée le rapprochait de Canguilhem, il a rapidement élargi le terrain de ses investigations qui, suivant un périple étonnamment complexe, l'ont amené à aborder des thèmes relevant de la manière la plus large de la philosophie politique et morale sous tous ses aspects ; ces thèmes, Canguilhem ne les a pas lui-même ignorés, mais il ne les a considérés qu'en les tirant dans le sens de ce qui restait pour lui la question primordiale, celle de la vie, une question qui, si elle n'était pas non plus totalement absente de la pensée de Foucault, n'y occupait certainement pas la même place. Si Foucault et Canguilhem ont tous deux accordé une extrême importance aux interrelations du naturel et du culturel, du biologique et du social, interrelations qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre interprétées dans le sens d'une harmonie concordataire, ils n'en ont pas abordé les conflits et les tensions par le même bout : en simplifiant les choses au maximum, on peut dire que c'est le naturel, c'est-à-dire le biologique, qui a donné son pôle principal à la réflexion de Canguilhem, alors que, pour Foucault, celui-ci a été constitué par le culturel et par le social, ce qui les a amenés à effectuer, à travers un même champ, des parcours de sens inverse, destinés par là même à se rencontrer. C'est pourquoi, si cela a un sens de lire Canguilhem et Foucault ensemble, une entreprise que, certainement, ni l'un ni l'autre n'auraient récuser, il faut cependant résister à la tentation, pour parler vulgairement, de les mettre dans le même sac : leur confrontation tire justement sa valeur du fait d'amener leurs intérêts res-

pectifs, et les résultats sur lesquels a débouché la mise en œuvre de ceux-ci, à réagir entre eux en révélant ce qui, tout en les unissant, les décale, aussi bien sur le plan de leurs centres d'intérêt que de leurs références intellectuelles et de leurs styles de pensée, pour ne pas parler de leurs styles d'écriture, qui, incontestablement, les distinguent sans toutefois les renvoyer dos à dos.

À cette tentation que je viens de dénoncer, n'ai-je pas moi-même, au moins pour une part, cédé ? Ce soupçon pourrait être confirmé par le retour obsédant, dans la plupart des textes que j'ai consacrés à des relectures de Canguilhem et de Foucault, de la référence à Spinoza, philosophe pour lequel tous deux éprouvaient sans doute une certaine sympathie intellectuelle, voire peut-être une espèce d'attirance, sans que cela les ait conduits cependant à en faire une pierre d'angle de leur réflexion – ce qui explique en particulier qu'ils l'aient dans l'ensemble assez peu citée et commentée, car là n'était pas, sur le fond, leur problème. L'insistance de cette référence est donc de mon entière responsabilité, et s'explique par les orientations personnelles dues à ma propre formation, ce qui s'est traduit par le fait que, sans toutefois en faire une autorité absolue, une démarche qui, me semblait-il, aurait été en tout contraire à l'esprit profond du spinozisme, je n'ai cessé d'y revenir, animé par l'espoir de percer les mystères de cette pensée austère, « aussi difficile que rare », pour reprendre une formule que Spinoza lui-même a placée à la fin de son *Éthique* et qui résume assez bien l'allure de sa démarche entre toutes singulière : celle du penseur qui, sans doute, est allé le plus loin dans le sens d'une réflexion sur le problème philosophique de l'immanence considéré dans toute sa généralité. Donc, il me faut l'admettre sans détour, je me suis servi de Spinoza, que je croyais assez bien connaître, ce qui com-

portait sans doute une part d'illusion, pour mieux comprendre ce que donnaient ensemble à penser les œuvres de Canguilhem et de Foucault, deux auteurs contemporains avec lesquels, porté par mes propres intérêts spinozistes, je me sentais le plus d'affinité. J'avais été conforté dans cette orientation par Althusser qui, lui aussi, a cherché à tirer de la connaissance qu'il pouvait avoir de leurs démarches un moyen pour nourrir sa tentative d'élaboration d'une philosophie du marxisme, cette philosophie que l'entreprise de Marx portait en avant d'elle-même sans avoir eu ou sans s'être elle-même donné les moyens de lui donner une forme explicite, problème qui n'a cessé de l'obséder, et à la résolution duquel le recours à Spinoza lui paraissait également indispensable. Tout cela, je le reconnais, sent la récupération, et une récupération d'autant plus contestable peut-être qu'elle était effectuée au premier degré, sans même le recul qu'eût supposé une tentative de manipulation consciente et raisonnée. Ceci pour dire, mais cela devrait aller de soi, qu'il y a, principalement dans le premier des textes repris ici, celui publié en 1963 dans *La Pensée* avec un long texte d'introduction d'Althusser, des choses que je n'écrirais plus aujourd'hui, du moins sous cette forme, comme par exemple, en conclusion de la deuxième partie de l'article, ce commentaire abrupt, et pour le moins audacieux, voire aventuré, à propos de la manière dont Canguilhem avait problématisé la connaissance de la vie : « démarche proprement dialectique et matérialiste¹ ». À cet aveu, que je fais sans restriction, je veux cependant apporter la précision suivante : en faisant fond sur une conception de la pensée de Marx informée et réformée par l'étude de Spinoza, je n'avais pas l'intention de me servir de cette conception comme d'un prototype ou d'un modèle prêt à être appliqué tel quel, rigide-ment, à d'autres contenus spéculatifs, comme la phi-

losophie biologique de Canguilhem ou la théorie historico-sociale de Foucault, en vue d'approprier ou d'incorporer celles-ci à cette conception, pour laquelle elles eussent alors constitué un simple prolongement ou appoint ; mais il s'agissait, en relisant Canguilhem et Foucault à la lumière de Spinoza et de Marx, d'effectuer simultanément l'opération inverse qui consistait à relire Spinoza et Marx à la lumière de Canguilhem et de Foucault, dans une perspective, donc, non de réduction, fatalement desséchante et appauvrissante, mais au contraire d'enrichissement : de façon analogue, d'ailleurs, lire ensemble Canguilhem et Foucault, ou Spinoza et Marx, ne devait pas conduire à rabattre arbitrairement chacun des membres de ces deux couples d'auteurs l'un sur l'autre, en en faisant les représentants d'une pensée à sens unique destinée à se transformer en vulgate.

Donc, en relisant aujourd'hui, avec un certain recul, les différents textes dans lesquels j'ai cherché à rendre compte de ce qui me paraissait être l'esprit fondamental des recherches de Canguilhem et de Foucault, à savoir l'incontournable apport de celles-ci à la compréhension de ce que c'est que vivre, et vivre en société, sous des normes, il me semble qu'il n'est pas absurde de les recueillir dans un même ensemble, étant cependant déposée l'illusion que celui-ci pourrait avoir une portée systématique ou dogmatique : car la perspective que j'avais instinctivement adoptée dès le départ, qui consiste à faire passer la considération des problèmes avant celle des solutions, inévitablement provisoires, qui leur sont apportées, me semble plus que jamais valable et même indispensable. Ceci m'amène à proposer encore une autre justification pour la réalisation de ce petit recueil d'articles, justification qui concerne cette fois, non leur contenu thématique, représenté par la question de l'immanence, mais leur statut propre, en tant que

jalons d'une recherche dont je me garderais bien de prétendre qu'elle a abouti, qu'elle a atteint son terme, en un mot qu'elle serait parvenue à dire le vrai, le dernier mot, de la question autour de laquelle elle n'a cessé de tourner, ce qui ne signifie cependant pas que la force de l'idée vraie n'ait joué aucun rôle dans son déroulement. Autrement dit, il me semble nécessaire de conserver aux investigations que j'ai pu mener autour de ce que je viens de caractériser comme étant avant tout un problème, leur caractère lui aussi problématique, propre à une recherche en cours que le fait d'être restée inachevée ne rend pas pour autant tout à fait privée de signification et de valeur. Cette signification serait avant tout celle d'un document concernant une époque où, avec d'autres, ou en même temps qu'eux, j'ai pu m'intéresser prioritairement à ce type de problème, essayé d'en préciser les attendus, avec plus ou moins de succès, ce n'est pas à moi d'en juger. Que cette époque ne soit pas définitivement close et révolue, en témoignent des recherches plus récentes, menées par des personnes d'une autre génération que la mienne, dans lesquelles je reconnais la persistance du même type d'attention intellectuelle, bien qu'elles ne soient pas issues de la même tradition de pensée : pour ne citer que ces exemples, deux ouvrages qui sont allés beaucoup plus loin que je n'avais pu moi-même le faire dans l'examen de la question de la force des normes, et qui montrent que cette question a conservé une actualité, voire une certaine urgence : *La Vie humaine. Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem* de Guillaume le Blanc (2002) et *Les Normes chez Foucault* de Stéphane Legrand (2007), tous deux publiés dans la collection «Pratiques théoriques» des Presses universitaires de France.

En émettant le souhait que les anciens textes que j'ai pu moi-même consacrer à Canguilhem et à Fou-

cault soient pris comme des documents plutôt que comme des résultats théoriques à prendre ou à laisser comme tels dans leur forme prétendument définitive, donc en en suggérant un mode d'emploi quelque peu indirect et biaisé, je veux faire comprendre que le type d'intérêt récurrent qu'ils sont susceptibles aujourd'hui de retenir dépend précisément de leur caractère provisoire, incomplet, qui s'explique par le fait qu'ils prennent place dans un parcours effectué en situation, de manière inévitablement opaque, ce qui n'aurait pas été le cas s'ils avaient été menés dans l'espace transparent de la pensée pure, celui où, pour paraphraser Kant, la colombe prend librement son envol. C'est pourquoi ils représentent des indices et des symptômes de la manière dont s'est conjoncturellement opérée une certaine réception des travaux de Canguilhem et de Foucault, par laquelle ceux-ci ont pénétré certaines marges de l'esprit public et y ont produit des effets : et c'est à ce titre que, me semble-t-il, ils peuvent être relus, en tant qu'ils représentent un effort de recherche théorique dans le domaine de la philosophie, effort dont, avec toutes les ambiguïtés attachées à l'emploi du futur antérieur, on peut dire qu'il aura été, donc sous la forme d'une tentative de prospection sur laquelle on peut encore porter aujourd'hui un regard rétrospectif, et dont les résultats sont appelés en conséquence à être mesurés à la fois, indissociablement, en termes de réussite et d'échec. À ces conditions, dans ces limites, l'hétérogénéité de ces textes ne constitue pas forcément un handicap ou un obstacle à leur regroupement : au contraire, elle peut conférer à celui-ci un supplément d'intérêt. C'est la raison pour laquelle, en les reprenant, je n'ai pas cherché à arrondir les angles, en faisant disparaître les irrégularités et les inégalités dont ils portent les traces et dont ils ne peuvent être expurgés, sous peine

de perdre la plus grande partie de la signification qu'ils sont encore en mesure de revendiquer. Les corrections que je leur ai apportées, surtout pour ce qui concerne le premier texte, celui de 1963, qu'il fallait impérativement retaper pour le rendre un peu plus présentable, ne concernent que la forme, et en rien le contenu, auquel je me suis interdit de toucher, pour conserver ce que je viens d'appeler leur statut de témoignages et de documents, d'où ils tirent ce qu'il peut leur rester de saveur. Dans le même esprit, je me suis abstenu, après bien des hésitations, de reprendre la façon d'indiquer les références en homogénéisant les citations d'après l'état actuel des corpus concernés, car il m'a semblé qu'en maintenant des procédures qui sont à présent périmées je parvenais à donner une idée plus juste des conditions et de l'environnement circonstanciel dans lesquels les travaux de Canguilhem et de Foucault ont pu, à différents moments, être abordés d'une manière qui, depuis les années soixante, a considérablement évolué.

Il me reste à présent à revenir sur chacun des cinq textes qui suivent, afin de mieux préciser les contextes dont ils sont issus, ce qui est nécessaire puisque, comme je viens d'essayer de le justifier, ils doivent être replacés en situation pour maintenir une part, si mince soit elle, d'intérêt.

Le texte intitulé « La philosophie de la science de Georges Canguilhem, épistémologie et histoire des sciences », qui a été ma toute première publication, a été au départ un exposé d'étudiant présenté au cours de l'année universitaire 1962-1963 à l'École normale supérieure où je bénéficiais, après avoir été reçu à l'agrégation de philosophie, d'une « année supplémentaire » consacrée à des recherches libres, sans obligation ni sanction : c'est au cours de cette année que j'ai commencé à travailler en rapports étroits

avec Althusser, que je connaissais depuis mon entrée à l'École mais avec qui je n'avais encore jamais eu l'occasion d'entretenir ce type de relations. Dans une lettre à Franca Madonia datée du 23 octobre 1962, Althusser, qui était alors personnellement dans l'une de ses bonnes périodes où il voyait la vie en rose, écrivait :

Mon travail se développe dans une forme très profondément satisfaisante : je travaille, et travaille aussi pour faire *travailler les autres*, ici même, dans la ligne de mes recherches, en tout cas *dans leur esprit* – et ça marche le tonnerre de Dieu. Tu verras : d'ici dix ans les traces et les résultats en seront visibles dans l'univers philosophique national-local².

Une chose est sûre : la fréquentation d'Althusser m'a apporté une stimulation intellectuelle d'une intensité incomparable ; et, lorsqu'il dit qu'il faisait travailler ceux qui le voulaient bien « dans l'esprit de ses recherches », il faut comprendre qu'il n'y avait là aucune tentative d'endoctrinement, mais l'effort en vue d'établir, sur la base permanente d'échanges et de discussions totalement ouverts, une communauté de pensée en acte, sans ornières, dans un esprit véritable de recherche, quelque chose d'assez enivrant à pratiquer, ce dont je lui suis toujours reconnaissant. Althusser savait à quel point j'avais été marqué par l'enseignement de Canguilhem, que j'avais suivi depuis mon entrée à l'École en 1958 dans un contexte et une ambiance dont je donne une idée dans le quatrième des articles ici recueillis, celui qui est intitulé « Georges Canguilhem : un style de pensée » ; et il m'avait proposé de faire une présentation de son œuvre, alors peu connue du grand public, ne serait-ce qu'en raison des obstacles que Canguilhem lui-

même, qui se souciait fort peu d'accéder à la notoriété – une notoriété qu'il n'a pas refusée lorsqu'elle a fini par venir, mais qu'il n'avait rien fait pour obtenir –, avait accumulés en vue de limiter l'accès à ses écrits, qui étaient épuisés ou dispersés dans des publications extrêmement spécialisées. Naturellement, j'avais accepté cette proposition, qui m'avait enthousiasmé, et ma toute première tâche, particulièrement laborieuse, avait été de réunir un corpus à étudier, celui qui est détaillé dans le premier paragraphe de mon article, une énumération que j'ai maintenue ici en l'état afin de donner une idée de la manière dont se présentait matériellement l'œuvre de Canguilhem au début des années soixante aux yeux de ceux dont elle éveillait la curiosité. Ayant rassemblé le paquet de livres et d'articles que j'avais réussi, à grand-peine, à trouver, j'étais parti me mettre au vert dans un endroit tranquille pour les examiner de près et essayer d'en tirer quelque chose qui puisse faire la matière d'un exposé un peu consistant, pas trop indigne du sujet traité qui, pour moi, était tout sauf indifférent. Je n'étais revenu à l'École qu'au jour et à l'heure fixés pour l'exercice, et, en arrivant, j'avais découvert qu'Althusser avait, sans m'en avoir averti, pris l'initiative de retenir pour la circonstance la salle de l'établissement réservée aux grandes occasions, la salle des Actes ; en y entrant, j'avais eu la surprise, la stupeur, de découvrir Canguilhem en personne, qu'Althusser avait prévenu, assis à une table au premier rang, papier et plume à la main pour prendre des notes, dans la posture d'un élève attentif, ce qui m'avait plongé dans un embarras profond dont je garde encore aujourd'hui le brûlant souvenir. En essayant de maîtriser la panique qui m'envahissait, j'avais donc effectué, de mon mieux, la prestation qu'on attendait de moi, en essayant de ne pas trop regarder du côté de Canguilhem qui s'était lui-même

tenu bien tranquille pendant la durée de l'épreuve. Dans une lettre à Franca Madonia du 25 janvier 1963, Althusser a rendu compte à chaud à sa correspondante lointaine de cet épisode qui venait d'avoir lieu quelques moments plus tôt :

Cours cet après-midi avec un exposé sur un prof. en Sorbonne, devant lui... (il avait accepté de venir entendre un exposé d'un de mes élèves sur son œuvre : cela s'est très bien passé : il est resté ici jusqu'à il y a quelques instants, venu à 14 h, parti après 18 h 30 !! tout a été OK ; et c'était une aventure devant laquelle tout le monde tremblait, lui le premier, l'élève qui devait parler de lui, moi pas ! j'étais sans doute le seul, et dans la discussion qui a suivi, j'ai été d'une extrême décontraction...)³.

En dépit de la préparation acharnée que j'avais consacrée à l'exercice, son exécution avait effectivement été pour moi ardue, voire périlleuse. « Tremblant », Canguilhem, qui en avait vu d'autres, ne l'était sans doute pas, mais peut-être gêné, car le fait qu'on parle de lui devait lui paraître inconvenant, déplacé, ce qui n'empêche cependant qu'il ait accepté d'être présent. J'avoue n'avoir pas gardé un souvenir bien net de la discussion, sauf sur le point suivant : Canguilhem avait surpris en insistant avec force sur le rôle joué par la référence nietzschéenne dans son orientation philosophique personnelle, un point sur lequel il était resté jusqu'alors très discret. L'entretien s'était poursuivi dans l'appartement d'Althusser, situé à l'étage au-dessous, où il avait emmené tout le monde pour détendre l'atmosphère : on avait bu du bon vin blanc, ce que Canguilhem appréciait, et on avait continué à parler de choses et d'autres, sans contrainte. Canguilhem, qui depuis que je le connaissais m'avait toujours témoigné une grande bienveillance, ne m'avait

pas fait de grands commentaires sur mon exposé, qu'il avait écouté sans sourciller, avec indulgence, même lorsque je l'avais crédité, avec une confondante naïveté, de dispositions pour le matérialisme dialectique, ce qui avait dû bien l'étonner : il m'avait gentiment remercié pour le travail que j'avais fait à propos de ses écrits, et on en était resté là, comme cela devait se faire entre gens de bonne compagnie. Pourtant, il avait probablement gardé une impression favorable de ma prestation, car il en avait ensuite parlé à Foucault, qui m'avait proposé de faire de l'exposé un article à paraître dans *Critique*, la prestigieuse revue au comité de rédaction de laquelle il appartenait : j'avais donc préparé à cette fin un texte qui, finalement, sur l'initiative d'Althusser, a été publié en 1964 dans *La Pensée*, celle des revues théoriques du Parti communiste français où il avait ses entrées personnelles par l'intermédiaire de son rédacteur en chef Marcel Cornu dont il était l'ami, et où ont paru une grande partie de ceux de ses articles, « Sur le jeune Marx », « Contradiction et surdétermination », etc., qui ont été ensuite repris dans *Pour Marx*. Faire paraître une étude sur Canguilhem qui ne soit pas destinée à le démolir dans une revue d'obédience marxiste constituait à l'époque une gageure et un défi : Canguilhem, en dépit de ses hauts faits bien connus dans la Résistance, était en effet catalogué comme un fieffé réactionnaire, un adversaire des communistes, réputation qu'il devait en grande partie au rôle qu'il avait joué, durant une dizaine d'années, après la libération, en tant qu'inspecteur général de philosophie, ce qui l'avait amené à sillonner la France en vue de redresser un enseignement public qui était resté longtemps dévasté suite à la politique du régime de Vichy dont il avait été un farouche opposant ; cette tâche, à laquelle il avait estimé qu'il était de sa responsabilité de ne pas se dérober, il l'avait accomplie avec intran-

sigeance, comme tout ce qu'il faisait, ce qui l'avait conduit à plusieurs reprises à se heurter à des professeurs de philosophie communistes, il y a en avait un assez grand nombre à l'époque, qui, animés des meilleures intentions, avaient souvent tendance à faire la confusion entre leur classe et une tribune politique, une démarche qui lui semblait inadmissible et qu'il avait résolument contrée. Dans ces conditions, faire l'éloge de Canguilhem, exalter son œuvre de philosophe et d'historien des sciences dans ce milieu particulier, en état d'effervescence permanente, où l'anathème volait avec une particulière facilité, était une sorte de provocation : c'était justement ce qui avait conforté dans son initiative Althusser, alors intimement persuadé que sa tâche politique essentielle de philosophe était de prendre intellectuellement le pouvoir dans le parti des masses travailleuses, et qu'une action dérangeante, déstabilisatrice, du type de cette publication était susceptible, pour reprendre une formule qu'il affectionnait particulièrement, de « faire bouger les choses » dans le bon sens. C'est pourquoi il avait tenu à faire précéder le texte de mon article d'une assez longue « présentation », signée de son nom, qui débutait de la façon suivante :

L'article qu'on va lire donne, pour la première fois, une vue systématique sur les travaux de G. Canguilhem. Le nom de ce philosophe et historien des sciences, directeur de l'Institut de l'histoire des sciences de l'université de Paris, est bien connu de tous ceux qui, en philosophie et dans les sciences, s'intéressent aux recherches *nouvelles* sur l'épistémologie et l'histoire des sciences. Son nom et son œuvre connaîtront bientôt une audience beaucoup plus large. Il est juste que la revue fondée par Langevin accueille la première étude approfondie qu'on lui consacre en France.

Effectivement, il semble bien qu'aucune étude de ce type n'ait été réalisée auparavant, et que j'aie eu le privilège d'ouvrir, à mes risques et périls, ce champ d'études qui a été ensuite fort fréquenté, et de manière sans doute moins aventurée. La présentation d'Althusser a été reproduite dans sa version complète dans le recueil *Penser – Louis Althusser*⁴ ; j'en ai moi-même cité le passage à mes yeux le plus significatif dans mon article « Georges Canguilhem : un style de pensée⁵ ».

Canguilhem, de son côté, était parfaitement informé de la (mauvaise) réputation qu'il avait dans la sphère d'influence du PCF, chose qui devait l'indifférer totalement. Il avait été d'autant plus surpris de voir venir vers lui des gens censés appartenir à cette sphère d'influence, qui lui témoignaient, avec des accents de sincérité qui l'avaient convaincu, la très grande admiration qu'ils portaient à ses travaux théoriques ainsi qu'à la manière tout à fait particulière dont il exerçait son magistère universitaire, avec une rigueur, une absence totale d'emphase, une netteté, qui tranchaient sur les habitudes alors en usage à la faculté des lettres de Paris, où un certain esprit de routine s'était généralement installé. Il était depuis longtemps en relations professionnelles avec Althusser, par le biais des problèmes posés par l'organisation des études de philosophie à l'ENS auxquels il n'avait cessé de s'intéresser, surtout depuis que son vieux camarade d'études et ami Jean Hyppolite avait pris la direction de l'École : ces relations avaient amené Canguilhem et Althusser à se porter une estime réciproque, ce qui a beaucoup facilité les choses lorsque, par le biais du groupe d'élèves-philosophes de l'École dont je faisais partie, ces relations ont commencé à prendre un autre tour en mettant au jour, ce qui n'était pas du tout prévu au départ, certaines affinités intellectuelles, avec à l'arrière-plan des enjeux théoriques fondamentaux. On

sait qu'Althusser, qui avait lui-même, une quinzaine d'années plus tôt, préparé un mémoire de maîtrise sur Hegel sous la direction de Bachelard, faisait fond largement sur les apports de la nouvelle épistémologie à la française pour donner des bases « scientifiques » solides à son entreprise de réforme du marxisme, entreprise à laquelle la notion de « coupure épistémologique » devait fournir l'un de ses piliers. Lorsque Canguilhem a compris dans quel sens, à quelles fins, on voulait l'utiliser, il a été interloqué mais, tout en maintenant une attitude de prudente réserve, il n'a pas non plus opposé un refus caractérisé à cette tentative, étant bien certain que, de toute façon, il n'était d'aucune manière récupérable : il a donc accueilli avec sympathie les appels qui lui étaient lancés et, sans cependant s'engager à titre personnel, il avait accepté très obligeamment, lui qui était réputé pour son caractère irascible, une légende qu'il avait soigneusement entretenue, les hommages qui lui étaient rendus par des gens qui n'étaient pas du tout de sa famille de pensée, une notion, celle de « famille de pensée », qui n'avait d'ailleurs pour lui guère de sens. Le fait qu'un long article théorique lui soit pour la première fois consacré dans une revue officielle du PCF ne pouvait guère accroître sa réputation auprès de ses collègues : mais de cela il se fichait royalement, et même, peut-être, cela l'amusait. C'est pourquoi il ne m'a jamais fait aucun reproche, n'a émis aucune réserve au sujet de mon article : simplement, beaucoup plus tard, lorsque des éditions universitaires brésiliennes ont fait paraître une édition de *O Normal e o patologico*, avec en postface une reprise de cet article, il m'a fait comprendre qu'il estimait la chose déplacée. Pour le dire d'un mot, la page avait été à ses yeux tournée.

Le second texte repris dans le présent recueil, « Pour une histoire naturelle des normes », a été écrit vingt-

cinq ans après le précédent. Il avait été composé en vue de la rencontre internationale « Michel Foucault philosophe » qui a eu lieu au théâtre du Rond-Point à Paris en janvier 1988 : l'ensemble des travaux présentés au cours de cette rencontre a été publié l'année suivante dans la collection « Des travaux » des éditions du Seuil, dont Foucault avait été l'un des fondateurs, précédé d'un bref texte de présentation de Canguilhem, qui ne faisait pas partie des vingt-huit intervenants de la rencontre mais qui avait assisté aux séances et avait pris la parole depuis la salle au cours d'une discussion pour exprimer, avec la sobriété qui lui était coutumière, la gratitude émue qui lui avait été inspirée par la lecture de l'article rédigé pour servir de préface à une édition américaine d'un recueil de ses œuvres, article intitulé « La vie : l'expérience et la science », dont la version française a paru en janvier 1985 dans un numéro d'hommage à Canguilhem de la *Revue de métaphysique et de morale* (puis a été reprise dans le tome IV des *Dits et écrits*⁶), et qui a été l'un des tout derniers grands textes écrits par Foucault avant sa mort ; c'est sans doute l'une des plus belles études qui aient été consacrées à la pensée de Canguilhem. Par tempérament et par principe, Foucault n'était pas homme à pratiquer l'allégeance, pourtant il avait reconnu le statut de « maître » à Canguilhem, et à ma connaissance à lui seul : lorsque j'avais l'occasion de le rencontrer, il me parlait toujours, sachant l'attachement que je lui portais, de « notre vieux maître », et cette formule, teintée d'ironie, n'était toutefois pas dépourvue d'une portée réelle. Je ne pense pas que Foucault ait jamais suivi d'enseignements de Canguilhem mais celui-ci avait été son « directeur de thèse » : Canguilhem a lui-même raconté, c'était l'un de ses sujets favoris de conversation, qu'il n'avait rien dirigé du tout, et qu'il avait reçu sur son bureau le manuscrit de *l'Histoire*

de la folie à l'âge classique déjà tout rédigé, sans avoir rien su au préalable de son contenu ni avoir eu à intervenir, et qu'il avait eu la stupéfaction d'y découvrir, écrites noir sur blanc, des choses que depuis longtemps il essayait pour son compte de penser sans être arrivé à leur donner une forme aussi systématiquement aboutie, d'une manière à ses yeux décisive. Lorsque Foucault a soutenu cette drôle de thèse, qui n'avait rien de l'exercice universitaire traditionnel, je rencontrais régulièrement Canguilhem, sous la direction de qui je préparais alors un mémoire de maîtrise sur « Philosophie et politique chez Spinoza » : il m'en avait parlé comme d'un événement peu ordinaire et important, qu'il ne fallait rater sous aucun prétexte. C'est ainsi que j'avais été amené à assister à cette soutenance effectivement mémorable et je vois encore, dans l'ambiance guindée de la salle Louis Liard où avait lieu ce type de cérémonie, Foucault, que je découvrais à cette occasion, écouter en silence les remarques extrêmement élogieuses faites par Canguilhem et Hyppolite sur son œuvre, et répondre, non sans une certaine impatience, aux remarques plus réservées qui lui étaient présentées par Gouhier et aux objections de routine de Gandillac et de Lagache, que le style époustouflant du travail de Foucault avait manifestement indisposés. Lorsque le texte de la thèse a paru aux éditions Plon, je me le suis immédiatement procuré, et sa lecture m'a fait l'effet d'un séisme : il remettait en cause tout ce qui se faisait d'habitude en histoire des idées et ouvrait des perspectives inouïes à des recherches allant dans le sens de ce que j'appellerais aujourd'hui une « philosophie au sens large », non repliée sur l'étude de systèmes doctrinaux, mais adossée à la connaissance de l'histoire et aux apports des sciences humaines – une philosophie, soit dit en passant, qui puisse ne pas intéresser les seuls « philosophes » de profession ; ces

derniers n'ont jamais vraiment reconnu Foucault comme l'un des leurs, ce qui ne pouvait d'ailleurs lui déplaire. J'ai pris connaissance par la suite avec avidité de tout ce que Foucault a publié, au fur et à mesure que ses livres et articles étaient accessibles, avec le même sentiment d'une radicale innovation, source permanente de surprise, tant elle remettait en cause les idées reçues, de manière parfois excessivement abrupte, car il n'était pas du genre de Foucault d'y aller avec le dos de la cuiller : j'avoue avoir été perturbé au départ par certaines des thèses développées dans *Surveiller et punir* et dans *La Volonté de savoir* ; et il m'a fallu un certain temps pour en percevoir la validité et la fécondité, et même tout simplement en mesurer la portée exacte. Foucault entretenait des liens de confiance et d'amitié avec Althusser dont il avait été l'élève durant ses années d'École : Althusser attachait une extrême importance à ses recherches dans lesquelles il voyait une convergence avec ses propres efforts en vue d'élaborer la perspective d'un marxisme revu et corrigé, foncièrement hétérodoxe ; de son côté, Foucault, dont l'attitude à l'égard du marxisme, comme d'ailleurs à l'égard de la psychanalyse, a toujours été extraordinairement compliquée, n'a rien fait, du moins dans la période qui a précédé 1968, pour le dissuader de voir les choses ainsi. Tout ceci pour dire que j'avais toutes les raisons possibles de continuer à m'intéresser à Foucault, ne serait-ce qu'en vue d'essayer de percer les énigmes d'une pensée tellement riche qu'elle paraît se dérober à une saisie exhaustive : aujourd'hui encore, il reste à découvrir dans cette œuvre immense, étonnamment variée, qui n'a toujours pas dit son dernier mot, des choses qui n'y ont pas encore été vues. L'intervention que j'avais préparée en vue de la rencontre du Rond-Point représentait effectivement une tentative en vue d'explorer plus avant cer-

tains aspects intrigants du travail de Foucault, et d'essayer de mieux dessiner les contours de cette philosophie des normes que je voyais s'y esquisser, dans laquelle, à tort ou à raison, je voyais une certaine affinité avec des schèmes théoriques hérités de Spinoza : du moins, me semblait-il, cela pouvait avoir un sens de lire ensemble Foucault et Spinoza, non pour les assimiler l'un à l'autre, ce qui eût été absurde, mais pour essayer de mettre en place et de faire fonctionner une relation d'échange entre ces deux mondes de pensée qui se rencontraient, du moins dans ma tête. Il ne me revient pas de décider si cette tentative a ou non abouti, ou même si elle avait un sens.

Le troisième texte ici reproduit, « De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault », est également une intervention présentée dans le cadre d'un colloque. Celui-ci, organisé dans le cadre des activités du Collège international de philosophie, a eu lieu en décembre 1990 au palais de la Découverte et avait pour thème « Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences » : les interventions présentées à ce colloque ont été ensuite recueillies dans un volume de la « Bibliothèque du Collège international de philosophie⁷ ». Cette manifestation, qui avait rassemblé un certain nombre d'anciens élèves de Canguilhem, avait pour but de mettre en évidence la dimension philosophique de son œuvre d'historien des sciences qui, à une seule exception près, un court texte intitulé « De la science et de la contre-science » publié dans un *Hommage à Jean Hyppolite*⁸, s'était toujours abstenu de consacrer ses écrits à des questions de philosophie pure envisagées pour elles-mêmes. Canguilhem, par pudeur, n'était pas venu assister aux séances du colloque qui lui était consacré, mais il s'était tenu au courant de son déroulement et il avait manifestement été satisfait de l'ensemble de l'opéra-

De Canguilhem à Foucault

tion, qui avait donné lieu à toutes sortes de polémiques dans les milieux universitaires officiels, ce qui ne pouvait absolument le fâcher. Il m'avait semblé naturel de profiter de l'occasion pour essayer de mettre en corrélation les intérêts que je portais respectivement, depuis mes années d'études, aux œuvres de Canguilhem et à celles de Foucault : de là le titre un peu bizarre de mon intervention, dans laquelle j'avais entrepris d'expliquer, et en tout premier lieu de m'expliquer à moi-même, ce qui liait entre eux ces deux auteurs tout en les distinguant et, en raison même des décalages et des tensions qui le traversaient, rendait encore plus stimulant leur rapport. Une fois de plus, je retrouvais, à la croisée des chemins que je m'efforçais non sans peine de suivre, la question théorique des normes qui n'avait cessé de me préoccuper, et dont les enseignements tirés de la lecture de Canguilhem et de Foucault me paraissaient enrichir le traitement de façon particulièrement significative.

Le quatrième texte, « Georges Canguilhem : un style de pensée », m'avait été commandé par une revue d'enseignants de philosophie, *Les Cahiers philosophiques* qui, en 1996, avait consacré un de ses numéros à « La philosophie de Georges Canguilhem ». Dans le cadre de cette démarche à caractère commémoratif, qui avait suivi de peu la mort de Canguilhem, je m'étais efforcé de rendre compte de l'effet de sidération provoqué sur moi, et que je ressens encore en écrivant ces lignes, par la personne, l'enseignement et l'œuvre de Canguilhem, à qui je dois l'essentiel des bases de ma formation philosophique et dont les œuvres n'ont jamais cessé de me donner à réfléchir.

Enfin, le cinquième texte, « Normes vitales et normes sociales dans l'*Essai sur quelques problèmes concer-*

nant le normal et le pathologique», placé ici en dernier en raison de sa date tardive de publication⁹, reprend le contenu d'une intervention que j'avais présentée en 1993, dans le cadre du X^e colloque de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, tenu à l'hôpital Sainte-Anne, où avait été célébré le cinquantième anniversaire de la parution, dans le cadre des publications de la faculté des lettres de Strasbourg aux éditions Les Belles Lettres, de la thèse de médecine de Canguilhem, *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, qu'il a ensuite republié en 1966 aux éditions des PUF, enrichi de nouvelles considérations, dans un volume intitulé *Le Normal et le Pathologique* qui constitue l'un des foyers centraux de toute son œuvre. Cette fois, Canguilhem s'était dérangé et avait écouté sans mot dire l'ensemble des interventions : cela avait été, durant les intervalles et le déjeuner, l'une de mes dernières occasions de parler avec lui, dans une atmosphère de familiarité et de confiance, ce qui était pour moi une expérience à la fois émouvante et particulièrement gratifiante, s'agissant du représentant du monde universitaire et intellectuel que j'ai pu fréquenter qui m'a le plus inspiré d'admiration et de respect. Au détour de la conversation, j'ai appris que l'exemple de la bonne d'enfant que, dans mon exposé, j'avais extrait de la lecture de *l'Essai* de 1943 en vue d'illustrer la manière dont interfèrent normes vitales et normes sociales, lui avait été inspiré par un souvenir personnel de vacances ratées à cause des malaises de la personne qui avait le soin de s'occuper de ses enfants. Pour Canguilhem, qui attachait une énorme importance à la dimension existentielle de la question des normes, question que je rencontrais à nouveau sur mon chemin, réflexion philosophique et préoccupations de la vie quotidienne ne se séparaient jamais complètement, suivant une inspi-